

CES FEMMES QUI RÉSISTENT

Des étudiantes de Bougara en parlent...

Elles sont montrées du doigt, taxées de tous les maux, insultées et accusées de tous les maux. Elles ne sont pas des femmes illettrées, ne sont pas victimes de quelconques violences physiques. Elles sont la matière grise de ce pays, des étudiantes, des femmes qui veulent porter le flambeau d'une Algérie riche de ses hommes et femmes.

Rosa Mansouri - Alger (Le Soir) - Mais, sans ce regard accusateur du mâle. Nous les avons rencontrées hier, à Bougara, dans un petit local qui abrite l'association Bnet Fadhma N'Soumer.

Cette dernière a placé la Journée internationale de la femme sous le signe de la Femme étudiante.

S'occupant jusque-là des femmes victimes des conséquences du terroris-

me farouche, cette association locale s'intéresse depuis quelques mois aux étudiantes de la région de Blida. Comment celles-ci s'en sortent-elles dans la société ? Sont-elles respectées ? Ou encore, ont-elles des perspectives étant étudiantes et futures diplômées ? «Qu'est-ce que vous avez fait depuis l'indépendance à ce jour, quel est votre bilan à vous ?».

Cette question émane

de Fella, une étudiante en quatrième année biologie, à l'adresse de Mme Akila Ouarets, une ancienne moudjahida, invitée à témoigner devant les étudiantes, de son parcours avant et après la guerre de libération.

C'est, sans aucune hésitation et même avec beaucoup de fierté que la combattante apporte son témoignage historique devant celles en qui elles croient être l'avenir de l'Algérie.

«Nous avons participé à tous les combats jusqu'à la libération de l'Algérie, mais au lendemain de cette victoire, nos hommes nous ont priées de rentrer chez nous et d'éduquer nos enfants», fait savoir Mme Ouarets en ajoutant : «Nous nous

sommes soulevées contre cette injustice. Celles qui ont résisté sont encore actives aujourd'hui, d'autres n'avaient pas le choix.

Nous avons même organisé une grande manifestation dans la rue pour dénoncer cette mesure.» Ainsi, selon Mme Ouarets, le regard négatif de la société envers la femme est hérité aussi de ce même système politique qui a régné sur la nation au lendemain de l'indépendance. Que faire aujourd'hui que ce système est ancré et que l'islamisme s'est renforcé ces deux dernières décennies ? «Etre courageuse et ne se plier devant aucun obstacle», tel est le message de Mme Ouarets

à ces nouvelles générations d'étudiantes. Etre étudiante à Bougara n'est effectivement pas facile. C'est un combat au quotidien, témoignent Fella, Ferroudja, Hassiba et d'autres venues hier pour crier leur détresse face à l'image négative véhiculée dans leur communauté. «Nos camarades étudiants ne cessent de nous harceler en nous disant que nous trouverons du travail mieux qu'eux, car nous sommes des femmes. C'est déplorables et inadmissible. Nous rejetons cette connotation, car nous travaillons dur que ce soit à l'université ou dans nos foyers, alors que cesse cette agression à l'égard des étudiantes», s'insurge Fella.

Ces étudiantes voient l'émancipation de la femme algérienne dans sa capacité à relever les défis et de ne pas s'arrêter au milieu de son parcours. Dire que dans un pays où les droits sont respectés, l'émancipation a un autre sens, celui de voir la femme aspirer à une existence heureuse avec des projets prometteurs. Se battre pour étudier dans la dignité et le respect, c'est le summum des violences faites aux femmes. Porter le foulard sert certes à se protéger, mais les femmes de Bougara refusent de se plier à la fatalité de la femme au foyer. Elles veulent arracher leur place coûte que coûte...

R. M.

Libertés sans domicile fixe

Tristesse, regrets, envie... Cette trilogie habite les pensées des femmes «trahies» par la société. Des femmes qui hantent éternellement les rues de nos villes... Ce sont toutes ces femmes sans domicile fixe.

Wassila Z - Alger (Le Soir) - Samedi 8 mars. Cap sur les rues de la capitale. La douceur de cette journée a déjà réchauffé les cœurs des Algérois, après un week-end hivernal des plus rudes. Mais ils restent glacés à la vue des ces sans-abris qui squattent les rues d'Alger.

Des rues qui se transforment la nuit tombée en véritable cité-dortoir. Un spectacle quotidien qui nous renvoie l'image d'un humanisme moribond, d'une société passive face à la misère de ces marginalisées. Le choix leur est le plus souvent imposé par la misère, l'oppression et le désarroi. Et les femmes sont de plus en plus nombreuses à élire domicile dans la rue.

Elles ont fui une violence conjugale, des sévices sexuels, ou se sont tout simplement retrouvées dénuées de tout droit après un divorce ou suite à la mort

d'un ou des deux parents. Maillon faible de la société, la femme subit toutes les injustices. La rue ne choisit pas ses proies : de la femme analphabète à la mère de famille en passant par la jeune fille étudiante. Il s'agit très souvent de femmes instruites, et l'âge n'a aucune considération.

Le cas de cette jeune femme de quarante ans qui dort sur les cartons, avec son petit garçon de 4 ans depuis plus de deux ans. Secrétaire, cette SDF menait une vie des plus paisibles. Au bout de deux années de vie conjugale, les relations entre les époux commencent à se dégrader. Son époux bigame décida de la répudier. Sans se soucier de l'avenir de son fils.

Ce dernier n'est même pas porté sur les services d'état-civil, puisqu'il s'agit d'un mariage sans acte légal, «à la Fatima».

«Mes parents sont

Publicité



Encore une victime du code de la famille.

décédés. Mes frères refusent de m'accueillir chez eux», nous explique-t-elle. Elle n'a trouvé d'autre refuge que les vastes rues d'Alger. A se battre contre la maladie qui la ronge, le froid glacial de cet hiver et le regard indifférent des passants. Nous apprenons que cette femme a déjà fait appel aux âmes charitables, via une émission radio il y a des mois, pour

avoir un toit. Mais son appel est resté sans écho. Sa demeure improvisée, elle l'a installée non loin du commissariat central. Une sorte de protection «contre les agressions». Des interrogations surviennent : que font les services sanitaires publics, les services sociaux et les associations de bienfaisance ?

Et elles sont nombreuses dans son cas. Sans famille ou avec une famille les reniant. Dans l'un des immeubles d'Alger, une femme de ménage, quadragénaire, un foulard sur la tête, s'affaire à nettoyer l'escalier de l'immeuble. Une petite fille de trois ans la suit, de très près, un biberon dans la bouche.

En tendant l'oreille, nous apprimes son histoire, narrée par l'un des habitants de l'immeuble.

En l'abondant, cette femme se refuse à faire le moindre commentaire en disant : «Je gagne honorairement ma vie. Je ne mendie pas, ne me prostitue pas et je ne vole pas.»

Seule et unique phrase accordée. Nous nous tournerons vers Djamel, directeur d'une agence au sein

de cet immeuble. «C'est une femme qui gagne sa vie honnêtement. Elle donne l'air d'être une simple femme de ménage qui regagnera son domicile après les heures de travail...»

En réalité, il s'agit d'une SDF», précise Djamel, l'air très affecté. Le soir, elle place ses cartons à l'intérieur de l'immeuble pour y

passer la nuit. Djamel nous explique qu'«elle travaille une fois par semaine. Durant la journée, elle s'éclipse et personne ne sait où elle se rend».

Certainement fait-elle les ménages pour gagner sa croûte ! Encore une victime du code de la famille avec la complicité familiale.

Divorcée, elle se retrouve, à l'instar de milliers de femmes semblables, reniée par sa famille.

Elles sont considérées, sa fille et elle, comme un lourd fardeau. Elle se met à errer dans les rues sans destination précise.

Déterminée et très fière, cette femme se bat pour trouver un travail. Les habitants de l'immeuble la respectent pour son courage et sa détermination.

Pourtant, nul ne fera le moindre geste pour atténuer sa misère.

La misère de milliers de femmes déshéritées, déshonorées dans un pays qui se dit pour les égalités sociales. Même sans domicile fixe, la femme algérienne «arrache» sa liberté.

W. Z.

Remerciements

Mme Aïda Rahal née Oukazi et ses filles Rayane et Nada Halouma remercient vivement MM. le président de la République, le ministre délégué auprès du ministre de la Défense nationale (MDN), le SG du MDN, le chef d'état-major, les présidents du Conseil de la nation et de l'APN, les ministres, les autorités civiles et militaires, les cadres supérieurs de l'Etat, les amis et les membres de la famille qui ont compati à leur douleur, suite au décès de leur époux et père, le général à la retraite

YAHIA RAHAL

survenu le 29 février 2008.

Qu'ils trouvent tous, ici, l'expression de leur profonde gratitude.

Que Dieu ait son âme.

Qu'il repose en paix.

A Dieu nous appartenons et à Lui nous retournons.

Remerciements

Ghania Oukazi et sa famille remercient sincèrement tous ceux qui ont compati à leur douleur suite au décès de leur beau-frère et gendre

YAHIA RAHAL

général à la retraite.

A Dieu nous appartenons et à Lui nous retournons.

ÉTAT CIVIL
La mère pourra transmettre la nationalité algérienne

La mère aura les mêmes droits que le père pour transmettre la nationalité. Le président de la République, Abdelaziz Bouteflika, en a fait l'annonce, hier, lors de son discours prononcé à l'occasion de la Journée internationale de la femme. En affirmant que notre pays va retirer la réserve que l'Algérie a formulée à l'égard de l'article 9.2 de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, lors de son allocution, le chef de l'Etat avait indiqué que «nous sommes à la veille de la commémoration du 30^e anniversaire de l'adoption de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes. A cette occasion, nous allons retirer la réserve qui avait été formulée par l'Algérie à l'égard de l'article 9.2 de cette Convention concernant l'égalité des droits de la mère et du père en matière de transmission de la nationalité algérienne aux enfants, cette égalité étant maintenant reconstruite en Algérie.»

C. B.